

Les arbres de Mexico, porteurs de mémoire et d'espoir

MARIE LECOUEY

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – UR ÉTUDES ROMANES / CRIIA
mlecouve@parisnanterre.fr

1. Le Mexique du Sud, dans la zone de Tehuantepec, n'est pas dénué de forêts vierges, explorées par Frederick Catherwood et le Baron Waldeck, qui en ont rapporté des aquarelles, et Matthieu de Fossey, qui les a immortalisées sur ses plaques photographiques. Mais c'est bien plus haut, à Mexico, que je souhaite, chère Catherine, t'emmener en promenade.



1. *Image 1 : José María Velasco, La Caza, ca 1865, Museo Nacional de Arte (source : https://twitter.com/deCultura_mx/status/1190618781191561216/photo/1)*

2. Il était une fois une ville lacustre enchâssée dans une vaste vallée arborée entourée de hautes montagnes, parmi lesquelles se distinguaient deux volcans, le guerrier Popocatépetl veillant sur la princesse endormie Ixtacc-

huatl. Les habitants de la vallée chassaient dans les forêts et pêchaient dans le lac, sur lequel on chassait aussi le canard. La toile de José María Velasco *La Caza*, peinte vers 1865, renvoie à la représentation idyllique de cet âge d'or où la ville n'était qu'un tout petit trait à l'horizon, au milieu des eaux et des plantes.



2. *Image 2 : Un ficus de Coyoacán accoudé au trottoir (photo personnelle)*

3. De nos jours, certaines rues de Mexico, plantées de *ficus elástica* (à Coyoacán, comme celui-ci qui, semble accoudé à un comptoir, dans la

Roma) ou de palmiers (à La Condesa par exemple), donnent l'illusion d'une ville jardin. Et les habitants de la mégapole aiment à passer leurs dimanches en promenade dans les parcs et les bois, à commencer par celui de Chapultepec, près duquel résident les élites, les expatriés et même le Président, ou plus au Sud, au bord des cascades de *Los Dinamos*, ou au cœur de *El desierto de los leones*. L'ancienne ville lacustre n'a jamais manqué de parcs, jardins et promenades, dont les arbres ont joué plusieurs rôles durant les deux derniers siècles.

4. Pour le rêveur, ils étaient (et restent) vecteurs de mémoire, permettant de remonter le temps vers l'époque de la grandeur aztèque, puis vers celle des fastes de la vice-royauté ; ils invitaient aussi au repos et au divertissement lorsque la saison sèche poussait la bonne société à fuir la chaleur des rues pavées de pierre volcanique vers les villages plus verts qui sont aujourd'hui des quartiers de la grande ville, comme Tacubaya, San Angel ou Tlalpan. À nous, désormais, de remonter le temps jusqu'au XIX^e siècle, pour voir à quoi rêvaient alors les promeneurs dans les parcs de Mexico.



3. *Image 3 : José Maria Velasco, El valle de México desde el cerro de Santa Isabel, 1875, Museo Nacional de Arte*

1. La mémoire rêvée des arbres

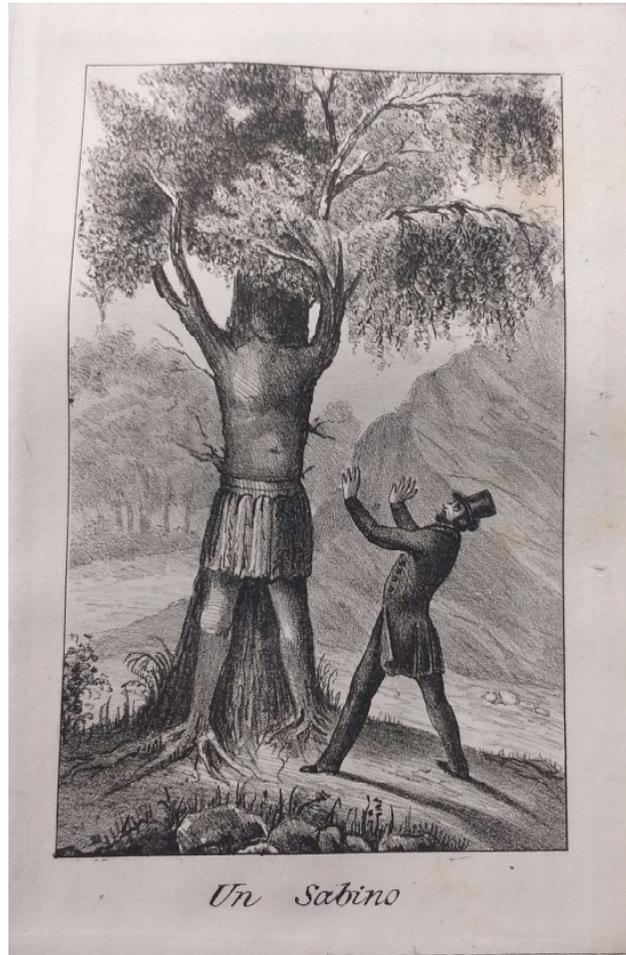
5. Vers 1840 le romantisme est en vogue à Mexico comme dans les autres villes européennes ou créoles : parmi les lieux communs de la littérature

mexicaine figurent en bonne place des méditations sur la grandeur et la fin tragique de l'empire construit par les anciens Mexicains, on réinvente aussi les poèmes de Netzahualcoyotl, roi de Texcoco. Or, les ruines et temples de la grande Tenochtitlan n'ayant pas encore été mis au jour, comme ils le seront avec l'avènement du métro et des parkings souterrains un siècle plus tard, ce sont principalement les arbres, ou plus rarement les aménagements hydrauliques (comme la « piscine de Moctezuma » à Chapultepec), qui servent de support à la mélancolie du rêveur.

6. Le lieu emblématique des rêveries nostalgiques, le parc de Chapultepec, a gardé jusqu'à nos jours, parmi d'autres empreintes, celle de l'époque préhispanique. Son nom même est une première marque de son identité nahuatl ; comme d'autres toponymes, il est clairement illustré par le pictogramme de la station de métro qui porte son nom : la colline (-tepec) aux sauterelles (*chapul-*) semble ne jamais avoir changé de nom depuis l'installation des Aztèques vers 1325... ce nom, et la prédominance des arbres sur les rares constructions, entretiennent le sentiment d'une identité immuable du lieu, malgré les changements qui ont affecté la ville et ses habitants. Moctezuma II est l'empereur aztèque le plus proche des Mexicains puisqu'il a été en contact avec les Espagnols, témoins de sa grandeur. Selon Clavijero tous ses palais avaient des jardins et il possédait aussi des bois pour la chasse ; « de todas estas preciosidades no queda más que el bosque de Chapultepec, que los Virreyes españoles conservaron para su recreo ». En 1843 dans le premier tome du *Museo Mexicano*, Luis de la Rosa reprend l'histoire des jardins des différents empereurs des Aztèques et cite, outre Clavijero, les témoignages de Cortés et Bernal Díaz, le second particulièrement émerveillé par un jardin de Moctezuma (1843, 45). L'écrivain souligne en conclusion le raffinement et le développement impliqués par le fait même de collectionner et de soigner des plantes de diverses latitudes. « Que se nos diga ahora si no era culto, si no era instruido y civilizado un pueblo en que la jardinería había hecho progresos tan brillantes, y si no fueron bárbaros los conquistadores que destruyeron con una salvaje ferocidad las obras admirables de la civilización de muchos siglos ». On peut penser que les jardins des Aztèques servent de support à un discours d'identification où le Mexicain est assimilé aux Aztèques et où les Espagnols sont les étrangers, comme en France au XIX^e siècle lorsque l'on prend l'habitude d'attribuer aux Français des ancêtres gaulois, tandis que les Romains sont les envahisseurs : ce choix n'est pas sans conséquences. Dans le cas présent cependant,

Luis de la Rosa ne se sent ni Aztèque ni Espagnol, il juge avec le recul donné par des siècles d'histoire deux peuples qui semblent lui être tous deux étrangers, et c'est le peuple autochtone qui lui est le plus sympathique. Voici donc une première rêverie inspirée par Chapultepec, une réflexion sur le degré d'avancement d'une culture censément détruite par une autre au moment de la conquête.

7. À Chapultepec, les arbres établissent une continuité avec le passé lointain, et en particulier l'un d'eux : *el ahuehuete* (ou en castillan, *sabino*). Son nom, nahuatl lui aussi, contient la racine *huehuetl* qui signifie « vieillard », peut-être parce que cette sorte d'arbre vit plusieurs siècles, comme en témoigne l'arbre de *El Tule*, dans l'État de Oaxaca, un *ahuehuete* de plus de 14 mètres de diamètre qui aurait plus de mille ans. La légende raconte que c'est justement sous un de ces *ahuehuetes*, à Popotla, que Cortés s'effondra en larmes à l'issue de la *Noche Triste* où il perdit le contrôle de la ville de Tenochtitlán et vit périr bon nombre de ses compagnons. L'événement est d'ailleurs rebaptisé depuis 2021 d'un nom plus conforme à l'identité nationale : « *noche victoriosa* ».
8. On est donc assez peu surpris de trouver dans l'*Almanaque Ontiveros* de l'année 1852 un récit anonyme, « *Los misterios de los antiguos aztecas, o encantamientos del bosque de Chapultepec* », dont l'illustration intitulée « *El Sabino* » représente un homme faisant face à l'un de ces arbres. Pourtant, sa teneur est bien différente de celle de l'article de 1843. Nous entrons en effet dans le registre des histoires inquiétantes, de la superstition, de l'imaginaire et de la recherche du frisson. Dans la première partie de l'article, la grand-mère du narrateur lui confie qu'à la conquête, la patrie s'est réfugiée dans ce lieu. Dans une seconde partie de l'histoire, il tombe dans un sommeil profond et se transporte au cœur du parc. Et c'est alors qu'un arbre prend vie, devenant une sorte de géant. Le récit rend la scène très inquiétante et le dessin est lui aussi impressionnant. Notre petit dandy à la mode de Paris n'en mène pas large face à l'immense *ahuehuete* centenaire vêtu d'un pagne. L'illustration cristallise le lien entre le lieu, l'arbre et les autochtones. L'auteur, très enclin à l'autodérision, fait dire à l'arbre : « *No temas imbécil* » (*Almanaque*, 37).



4. Image 4 : « Un Sabino », *Almanaque Ontiveros, Mexico, 1852*. Photo : Rebeca Abad Alcántara

9. Mais de quoi le narrateur a-t-il peur ? De l'arbre géant, ou de la puissance des peuples indigènes face à la « modernité » des peuples d'origine européenne ? Voilà maintenant que Chapultepec n'est plus simplement un lieu de mémoire mais un lieu où le passé redevient présent. Dans le texte

comme dans l'image, je vois se superposer deux sentiments contradictoires, la nostalgie et la peur. Cette peur qui semble être superficielle et ludique pourrait être le reflet d'une autre peur, profonde et perceptible dans la presse de l'époque, celle d'une minorité blanche face à une majorité autochtone qui ne se laisse pas toujours gouverner passivement. Il est vraisemblable que ce soit ce sentiment qui guide toute la dernière partie du conte, dans lequel l'arbre prend la parole et répond aux questions du narrateur perplexe. Cet arbre est Cuauhtémoc, celui de Popotla est le roi de Tacuba et le roi d'Atzacapotzalco est lui aussi réfugié dans un arbre situé en un lieu proche. Il explique l'histoire de la patrie par une malédiction ancienne qui donne un autre sens à la défaite de Cuauhtémoc aussi bien qu'à la victoire des États-Unis sur le Mexique en 1848 mais conclut qu'elle peut être levée.

10. D'une manière bien peu vraisemblable, l'auteur fait dire à Cuauhtémoc que pour ce faire, il faut éduquer les Indiens et les sortir de leur état d'abrutissement : « México puede ser todavía una nación de primer orden (*sic*) ; pero para que sea fructíferos los sacrificios que hizo un día por sacudir el yugo del conquistador de nuestro imperio, es necesario que la nueva y generosa República mejore la triste condición de los pueblos indígenas, moralizándolos y trayéndolos insensiblemente al gran banquete de la civilización ; y para moralizarlos es preciso comenzar por sacarlos del idiotismo en que se encuentran. » (*Almanaque*, 46). On observe ici que la grandeur impressionnante attribuée aux Aztèques, symbolisée par la taille de l'arbre, est soigneusement déconnectée de la petitesse des Indiens du présent, qui s'y oppose même diamétralement. Vue d'Europe, cette vision est paradoxale. Vue du Mexique, elle est naturelle et les Aztèques ont disparu à la conquête, la fin de leur domination entraînant la fin de leur culture. L'homme de lettres de 1840 ou 1850 n'établit consciemment aucun lien de continuité entre les « indigènes » de son époque et l'empire aztèque. Pourtant je ne peux m'empêcher de penser que les histoires effrayantes autour des arbres de Chapultepec ou de la *Llorona* ont un rapport avec une perception inconsciente de la persistance des peuples indigènes tout au long de l'histoire, ayant pour corollaire une forme de mauvaise conscience de ces élites qui nient toute valeur aux cultures indigènes de leur époque.

11. Nous avons vu le rêveur de 1843, admiratif devant le soin prodigué par les empereurs aztèques aux plantes et aux arbres ; nous venons d'observer le rêveur cynique, qui tient ses frayeurs à l'écart en usant de l'autodérision et du dogme du progrès. Chapultepec et ses *ahuehuetes*, en tant que lieux

d'une mémoire des Aztèques recréée, ont aussi suscité un troisième type de rêverie, tout aussi fantaisiste et inventive que la seconde.

12. L'album *México y sus alrededores*, édité par Joseph Decaen à partir de 1855, est constitué de plusieurs séries de lithographies de grande taille, publiées avec des textes qui les commentent. Ces vues sont destinées autant aux étrangers qu'aux Mexicains, comme en témoignent les titres trilingues des planches et le résumé en anglais qui est apparu au début d'une édition postérieure. Plusieurs de ses planches montrent Chapultepec, le plus souvent pour la vue que l'on a sur la ville depuis les hauteurs de la colline ; mais l'une d'elles, intitulée « Le berceau », met en valeur les arbres. Il s'agit bien entendu des *ahuehuetes*, mentionnés explicitement dans le résumé succinct en anglais. Le texte intitulé « El bosque de Chapultepec », rédigé par le même Luis de la Rosa qui raisonnait en 1843 dans le *Museo Mexicano*, évoque maintenant une tout autre atmosphère :

Todavía en tu recinto se levantan excelsos, robustos y lozanos, aquellos ahuehuetes, bajo cuya sombra reposó Cortés y la hechicera Malintzin, Moctezuma y sus concubinas, y sus guerreros valerosos. Todavía esos árboles gigantescos cubren con su ramaje la alberca en que se bañaron tantas hermosas indias del harem de aquel sultán ; y se oye aún, junto a esa alberca, aquel mismo murmurio (sic) que adormecía a los príncipes de Anáhuac, cuando reposaban en el regazo de sus queridas, después de una victoria. Todavía, recorriendo tu recinto, podemos seguir aquellas sendas por donde vagaban los guardias de la corte, cazando pájaros y alimañas ; y cuando vuelan las aves entre las selvosas (sic) ramas de tus árboles, parece que silban en el viento las flechas que disparaban aquellos cazadores. Porque bajo tus bóvedas de verduras, en la espesura de tus excelsos ahuetes, y en tus veredas tortuosas y sombrías, por todas partes hay recuerdos, por todas partes aparecen esas memorias de lo pasado, que por sí solas bastarían para hacerte, como eres, tan hermoso! » (Decaen, 1855 ; 25).

13. En laissant divaguer son imagination, il nous mène, en fin de paragraphe, vers l'âge d'or, aussi évoqué par le tableau de Velasco évoqué initialement : les arbres renvoient alors à un état de nature primitif où l'homme trouve sa nourriture dans la forêt. Mais il se complaît aussi dans un orientalisme sensuel qui reprend même les termes de « sultan » et « harem » : l'évocation d'un passé lointain, comme celle d'un pays éloigné, permet de projeter ses désirs et fantasmes, et la forêt de Chapultepec et en particulier la piscine de Moctezuma (qui est aujourd'hui encore mise en valeur dans le parc) deviennent avant tout des lieux de plaisir amoureux. Thanatos et Eros, la chasse et l'amour, sont réunis dans cette petite forêt comme dans celles de la Grèce antique.

14. C'est ainsi que plusieurs rêveurs, autour de 1850, ont parcouru le bois et la colline de Chapultepec en se projetant, grâce aux arbres, dans un passé rêvé, fantasmé, de proximité avec la nature, de retour à l'homme primitif, mais aussi de gloire nationale, et finalement de volupté sensuelle.

2. Les arbres, protecteurs des plaisirs de la vie

15. À bien y regarder, l'image que commente le texte, *La glorieta en el interior del bosque de Chapultepec*, n'évoque pas directement le passé, même si les arbres majestueux et démesurés donnent à la scène un aspect solennel. En revanche, elle montre clairement, sans besoin de détour par des temps anciens, que Chapultepec vers 1855 est bel et bien un lieu de plaisirs : ceux de la musique et de la danse (au centre), des réunions amicales (au premier plan), des festins et des libations (à gauche) et aussi celui de l'amour, évoqué par la présence discrète d'un couple isolé, assis dans l'herbe au pied de l'arbre le plus à droite de l'image, main dans la main, se mirant dans les eaux sombres.



Image 5 : *La glorieta en el interior del bosque de Chapultepec, México y sus alrededores*

16. À la saison chaude, les habitants du centre de la ville recherchent les villages des environs pour plusieurs motifs : la fraîcheur liée à une végétation plus dense et à un bâti plus épars, et les plaisirs de plusieurs ordres. Ainsi, on lit dans *México y sus alrededores* : « No hay escasez [sic] alguna al asegurar que la ciudad de México está rodeada de jardines [...] la ciudad está circundada de multitud de pueblecillos y aldeas hermosísimos, que son verdaderos lugares de recreo » (Decaen, 1855, 9) et un peu plus bas dans le même article :

Durante el estío, [...] Las familias mejor acomodadas de la capital [...] ocupan hasta las chozas de los indígenas. Reina la mayor familiaridad entre las familias que mudan de temperamento, como se dice familiarmente. Se improvisan paseos, bailes campestres, y por la noche no falta punto de reunión en donde los jóvenes bailan o hablan de amores, y los ancianos y las mamás juegan; triste costumbre heredada de nuestros antepasados!



Image 6 : situation de Chapultepec, San Ángel, et San Agustín de las Cuevas sur un plan topographique de 1857.
A droite : les lagunes. Élaboration : Rebeca Abad Alcántara

17. Si nous prenons comme exemple l'image représentant « El Calvario », situé sur la commune de San Agustín de las Cuevas (actuellement Tlalpan), on observe comme à Chapultepec que les arbres servent de décor et d'écrin à un bal à l'air libre et à des discussions. Le texte indique cependant qu'en outre, c'est un lieu où se rend le tout-Mexico pour jouer, à un moment précis de l'année. On peut donc supposer que les participants aux activités en extérieur sont ceux qui échappent à ce vice, ou peut-être ceux qui ont gagné la veille...
18. Les lieux arborés sont des espaces de sociabilité particuliers, où l'on est plus détendu, et où hommes et femmes se mettent en valeur.



Image 7 : *El Calvario En San Agustin de Las Cuevas, México y sus alrededores.*

19. C'est d'ailleurs aussi le cas des promenades de la ville, plantées pour la commodité des habitants, à commencer par la Alameda, dont l'existence remonte presque à celle de la ville espagnole, et en continuant par le *Paseo Nuevo* créé au XVIII^e siècle par le Vice-Roi Bucareli, dont il porte finalement le nom. Ces lieux sont aussi agrémentés de fontaines, comme on l'observe dans cette gravure publiée en 1848 par Phillips dans *Mexico illustrated in twenty-six drawings* pour le *Paseo* :



Image 8 : John Phillips, « Paseo », Mexico illustrated in twenty six drawings (1848)

20. Mais on constate aussi sur cette image que vers 1850 les arbres sont devenus rares dans la ville (sauf peut-être à la Alameda). Comment lui faire conserver son caractère amène ? Les particuliers et les autorités se penchent sur la question. Ainsi lit-on en 1856 (rappelons auparavant que les *calzadas* sont les grands chemins qui quittent la ville vers les villages ; les descendantes des chaussées autrefois élevées au-dessus du niveau des eaux du lac) :

¡Agua! ¡Agua! ¡Agua! –Las calles, la Alameda, el Paseo y los árboles de las calzadas necesitan *agua* [...] a fin de que el público de esta capital no carezca de un lugar de salubridad para desahogarse en las tardes, necesidad mayor, especialmente en la estación calurosa que atravesamos [...].

Sabemos que el Sr. D. Juan J. Baz, gobernador del Distrito [...] ha dispuesto que se riegue el Paseo todas las tardes, como antes se hacía, y lo mismo los árboles de la calzada, salvando así de perderse los pocos que aún quedan vivos (*El Siglo XIX*, 1856).

21. L'auteur précise au passage que cette responsabilité relève en réalité de la « comisión de paseos del ayuntamiento », mais que le gouverneur du DF « ha dado una prueba de la consideración que le merece el público de México, y de que se esfuerza por conservar un bien de civilización, de que no debe carecer la capital de la república » (*El Siglo XIX*, 1956). Autrement dit, le District Federal prend le pas sur la mairie car la question est d'importance nationale.

3. Recensement des arbres et promesses d'avenir

22. En 1855, le journal libéral *El Siglo XIX* publie un long article recensant les motifs d'insalubrité de la ville de Mexico ainsi que les solutions. Le diagnostic comporte des constats douloureux :

Los bosques que protegían el valle contra la crueldad de los vientos y la caída de las aguas, han desaparecido ; y los viveres, el combustible, la madera de trabajo y de construcción que es preciso buscar lejos, se hacen más raros, los gastos de transportes más considerables cargan sobre el consumidor, y doblan el precio de los productos de primera necesidad.

Al contrario, un país bien arbolado y bien cultivado, ofrece mil ventajas, mil recursos al hombre, cuyo trabajo secunda los esfuerzos de la naturaleza. Las grandes corrientes de aire caminan lentamente y se modifican felizmente al pasar sobre las cimas de los bosques y sobre las tierras cultivadas ; los vegetales resguardan el suelo, y conservan la humedad que favorece la vegetación, oponiendo su sombra saludable a la poderosa evaporación del aire. / Por otra parte, las aguas abundantes vertidas por las tempestades, son detenidas por los infinitos obstáculos formados por cada hoja, por cada planta ; la corriente, que entonces es suave, permite numerosas y continuas infiltraciones, y por vías subterráneas, las aguas purificadas van a formar en los valles manantiales fecundantes, y a mantener la abundancia en terrenos que habrían devastado si la vegetación no hubiese modificado su desordenada corriente ».

23. En ajoutant d'autre arguments encore, l'auteur (un ingénieur français, à l'en croire) conclut : « se tendrá la convicción de la urgencia del plantío de árboles en las partes elevadas, de plantíos en el centro de la ciudad, y sobre todo, de la eficacia de las medidas que proponemos para su salubridad » (Brou Bonneville, 1855). Cette proposition de replanter des arbres n'est pas tout à fait isolée mais s'oppose bien sûr à des intérêts immédiats, désignés dans le texte, et auxquels il faut ajouter les urgences de la guerre. Or après la « guerra de reforma » (1856-1860) viendra la guerre contre les Français et les impérialistes mexicains, qui ne finit qu'en 1867.

24. Dans l'intervalle cependant, l'empereur Maximilien de Habsbourg redéfinit les compétences des différentes autorités et maintient dans les attributions des municipalités : « Cuidar de la conservación de los monumentos y edificios públicos, de los paseos y plantíos de árboles. –Cuidar igualmente del alumbrado, empedrado, limpieza y alineamiento de las calles y plazas, así como de la corrección de los rótulos que suelen ponerse en las puertas de los establecimientos públicos » (*Sección oficial*, 1866). Or, la même année, les services municipaux réunissent une quantité impressionnante d'informations en vue de rédiger les rapports semestriels de 1866, consignées dans un tome conservé aux archives de la ville

(AHCDMX). Il contient en particulier des inventaires des arbres de la ville. Le rapport est publié dans la presse (Trigueros, 1866), et inclut en particulier un petit tableau sur les frênes plantés dans la ville.

25. On y voit que le Paseo que Phillips représentait plutôt miteux est replanté en 1866 de 249 jeunes frênes. Et on constate aussi le choix des frênes, pour cet espace créé au temps où Mexico était espagnole et cet esprit européen est confirmé en 1866. De fait toute la ville n'est-elle pas tournée vers une modernité à l'européenne ?
26. Afin de le savoir, plongeons-nous dans le rapport de la « comisión de paseos » rédigé par Manuel Soriano pour le second semestre 1866. Il comportait d'autres tableaux recensant les arbres et plantes de la ville, notamment un tableau recto-verso élaboré le 30 novembre 1866.
27. En ce qui concerne la Alameda, les colonnes indiquent : frênes, saule, peupliers, hêtres, cyprès (*ahuehuete*), troènes, géants, sapins, figuiers, *pirules* (espèce endémique), *patoles* (*idem*), rosiers, plantes fines, manquants. On peut supposer que cette dernière colonne recense les plantes arrachées ou coupées. Le résultat final est le suivant :

Fré nos	sau z	chop os	hay as	sabi nos	truen os	gigan tes	pin os	higue ras	piru les	pato les	rosa les	Plan tas finas	faltan tes
1967	214	56	85	2	299	71	158	9	0	6	2107	1746	577

28. Il confirme que les frênes sont majoritaires, avec les rosiers et les plantes fines. On découvre qu'il y a même quelques figuiers, et aussi des saules, peupliers et hêtres, ce qui en fait un parc à l'européenne. Mais on a la surprise d'observer que quelques plantes locales y poussent aussi : 2 cyprès, qui sont peut-être des *ahuehuetes*, et 6 *patoles*, des légumineuses à fleurs rouges odorantes, qui peuvent atteindre une douzaine de mètres (DEM 2014). Le verso de la feuille recense cette fois les arbres des principaux axes de la ville. Il en comporte seulement 5 variétés.
29. En voici la reproduction (les nombres élevés ont été mis en gras par moi) :

	Fresnos	Sauz	Chopos	Pirules	Truenos	Faltan
Paseo de la Independencia	307	159	381	27		170
Calle del Hospicio hasta el Caballo de Troya	30	78	3			77
Idem de la Abansada	44	14	6			48
Paseo de la Viga	1	458	128			245
Calzada de S Antonio Abad		66				
Paseo de las Cadenas	77					
Plazuela de S Fernando	41					
Idem Mercado de S Juan	48					
Idem Salto del Agua	10					
Idem Santisima	18					
Idem Loreto	37	1	2			
Calle de la Independencia					44	
Idem de la Perla					24	
Idem Cinco de Mayo	30					
	643	776	520	27	68	540

30. Pour mémoire, le « Cheval de Troie » désigne non sans ironie la statue équestre de Charles IV, fondue à Mexico à la fin de la période coloniale, ôtée vers 1821 et replacée vers 1855 à l'entrée du *Paseo*, donc à la sortie Sud-Ouest de la ville. La « promenade des chaînes » est située devant la cathédrale : c'est un espace où des arbres ont été plantés à partir de 1840 par la mairie (Trigueros, 1866) et qui est devenu très fréquenté, en particulier les nuits de pleine lune comme le montre la lithographie éponyme de *México y sus alrededores*. On observe ici que le *Paseo*, s'il est bien l'axe urbain qui comporte le plus de frênes et de peupliers, est aussi planté de quelques pirules, les seuls de la ville. En 1866 il y manque encore 170 arbres. Quant à celui de La Viga, qui borde un canal très utilisé pour l'approvisionnement de la ville en fruits et légumes, il est bordé de saules et peupliers et il y manque 245 arbres : c'est l'endroit le plus sinistré, il est loin du centre et plus populaire, mais il rencontre un grand succès en raison de son animation. Je m'y suis déjà intéressée à propos du buste à Cuauhtémoc que la ville y inaugure en 1869 (Bonilla Lecouvey, 2018).

31. Cet état des lieux permet de prendre la température de la ville : si les forêts, même dépeuplées, restent endémiques, les promenades, parcs et places sont plantés, ainsi que certaines rues, et plutôt de plantes européennes. Quelques arbres sont propres à la vallée de Mexico : les *pirules* du *Paseo* et les 6 *patoles* de la Alameda. Les autres sont soit communs aux deux continents, comme le frêne, soit d'origine européenne, voire méditerranéenne (le figuier). On est cependant surpris de ne pas voir figurer les noms de deux espaces plantés au semestre précédent : la place de *Salto del Agua* (où se trouve une fontaine baroque monumentale) ou le cimetière de San Fernando. Il y a sans doute plus d'arbres que ce qui figure dans le tableau (le rapport pour la période précédente parlait aussi de troènes plantés sur le *Paseo*).
32. Par ailleurs, la situation est extrêmement tendue en 1866, les soldats français s'étant retirés du Mexique et les États-Unis ayant apporté leur soutien aux républicains une fois la guerre de Sécession terminée. La ville de Mexico souffre donc d'un manque de fonds, et plus grave encore, la population et la municipalité sont dans un état de tension indescriptible, qui donne d'autant plus de mérite aux employés municipaux ayant réalisé les travaux d'embellissement des parcs et avenues.

Épilogue

33. De la forêt porteuse de rêves mélancolique aux promenades, places et rues, plantées afin d'assainir l'air et l'eau, en passant par les lieux de détente en périphérie, ou même loin de la ville, les arbres de Mexico ont été partie prenante des émotions des habitants. Ils ont aussi servi d'argument dans les joutes politiques, comme dans cet article favorable à l'administration de l'Empire :

Mil trescientos árboles ha perdido la Alameda de México en pocos años, dejando claros inmensos, sin que los pasados ayuntamientos se apresurasen a reponerlos. El que hoy felizmente tenemos, trata de reparar en lo posible todo lo que los anteriores han visto perder, y al efecto se han empezado a plantar muchos árboles y flores en los puntos en que se levantaban barracas de títeres y juegos de caballitos de madera, que daban un aspecto repugnante al paseo más hermoso que tiene la ciudad (« calles y paseos », 1866).

34. Leur nombre a diminué longtemps, mais à la fin du siècle, lorsque la ville s'est agrandie, les arbres ont été inclus dans la conception des rues des

« colonias » telles que la Condesa o la Roma. Aux arbres locaux et européens sont venus s'ajouter les eucalyptus, déjà cités dans un article de 1877 (*El Monitor*, 1877), puis les palmiers : l'un d'eux, qui poussait sur l'avenue Reforma, a dû être arraché il y a peu. L'exotisme et le rêve prennent peu à peu d'autres voies. Aujourd'hui, nombreuses sont les rues où poussent des ficus, les arbres coexistent toujours avec les hommes et enchantent encore la ville (Itrin, 2021).

Bibliographie

Anonyme, « Los misterios de los antiguos aztecas, o encantamientos del bosque de Chapultepec », *Almanaque Ontiveros*, Mexico, Ontiveros, 1852.

Anonyme, « ¡Agua ¡Agua ! ¡Agua ! », *El Siglo XIX*, 1856.

Anonyme, « Sección oficial », *La Sociedad*, 05/01/1866.

Anonyme, « Calles y paseos », *La Sociedad*, 19/09/1866.

BONILLA Helia et LECOUCVEY Marie, « Commemoraciones de héroes aztecas en la ciudad de México (1867-1910) e inclusión de los indígenas capitalinos », in *La Nation en fête en Amérique latine (XIX^e-XXI^e siècles) – Festejando la Nación en América latina (siglos XIX-XXI)*, CHINELEHMANN Dalila et MOLINARO Natalia (dir.), Nanterre, Université Paris Nanterre, coll. Publications du GRECUN, vol. 5, 2018, p. 13-31, ISBN : 978-2-85901-039-3. <http://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/issue/view/65>

BROU BONNEVILLE, « Salubridad », *El Siglo XIX*, 02/07/1855, p. 2-4.

DECAEN, Joseph, (ed.), *México y sus alrededores*, México, Decaen, 1855.

DE LA ROSA Luis, « Jardines de México », *Museo Mexicano*, t. 1, 1843, p. 40-46.

Diccionario del Español de México (DEM). (2014). « patol ». 2022, Julio 13, Conogasi.org. <https://conogasi.org/términos/patol/>

ITRIN Nora, « L'arbre des rues de Mexico : une ressource au-delà de son exploitabilité », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 20 mai 2021, consulté le 12 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/craup/7873> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.7873>

PHILLIPS John et RIDER, A., *Mexico illustrated in twenty six drawings*, London, A. Atchley, 1848.

RODRÍGUEZ GALVÁN Ignacio, *Poemas mexicanos*, México, Factoría, 1998 (première édition : 1851).

TRIGUEROS Ignacio, « Memoria de los ramos municipales correspondientes al semestre de enero a junio de 1866, presentada a S. M. el Emperador por el Alcalde municipal de la ciudad de México, D. Ignacio Trigueros. (continua), *La Sociedad*, 14/10/1866, p. 1.

Document d'archives :

AHCDMX (Archivo Histórico de la Ciudad de México), Fondo Imperio, Sección Maximiliano, tomo 2314 « Imperio mexicano Maximiliano, documentación diversa », exp. 15, « Documentos para la formación de la Memoria municipal del 2do semestre de 1866 ».